

### **La femme aux chapeaux**

Je suis arrivée à Bernex il y a 30 ans. À cette époque, mon mari travaillait depuis 3 ans dans les chantiers de la ville. Il était saisonnier. Il bossait sur les bâtiments comme maçon. Il était utilisé, mal payé, mal logé et il devait revenir chez nous chaque hiver, pendant 3 mois. Un séjour sans paye, qu'il passait à attendre anxieusement un nouveau permis pour retourner en Suisse.

C'était il y a très longtemps, presque une autre histoire, qui maintenant s'efface peu à peu de ma mémoire. Peut-être que tout ce que je vais vous raconter est le fruit de mon imagination. Avec les événements qui s'accomplissent en moi, mon corps qui se transforme, j'ai peur que mon esprit soit lui aussi en déroute.

Il semble que j'aurais accès encore pendant quelque temps à mes souvenirs ! Je ne sais pas où ils se situent précisément dans ma tête, on m'a dit que ce n'était pas un problème, mon vécu allait rester en place dans son tiroir malgré la maladie.

Donc, je suis arrivée dans le village en 1987, à 22 ans, et bien décidée à gagner de l'argent pour pouvoir retourner chez moi, au Portugal, dans quelques années, avec assez de réserves pour finir mon existence sans souci.

C'est son appel qui a tout déclenché. Un coup de fil, et je quitte mes habitudes, mes parents, mon frère, sans être au courant de si ou quand je reviendrai. L'immigration économique ! Depuis que je suis là, j'ai souvent entendu ce beau mot, «immigration», cela veut dire entrer dans un pays pour y loger, mais avec l'adjectif économique après cela signifie qu'on est pauvre, qu'on n'a rien à perdre, qu'on peut être exploitée à souhait et qu'on devra fermer sa gueule sous peine de renvoi.

Une sonnerie téléphonique, mon mari tout excité qui parle trop vite...

— Esi, tu peux faire tes valises, je vais nous trouver un appartement, rejoins-moi ! C'est tout OK, on va pouvoir vivre ensemble ! Tu demandes une avance à Papa pour le train, tu lui dis que je lui rembourserai dès ma prochaine paye à la fin septembre. On a le regroupement, c'est super !

Esi ce n'est pas mon prénom, enfin si, mais un peu raccourci, en fait c'est Esmeralda mon nom de baptême. Depuis le temps, je l'avais presque oublié, mais la secrétaire, quand on m'a conduit à l'hôpital, a pris mon passeport et m'a apostrophée en ricanant. Je n'avais plus

toute ma tête à ce moment-là et je ne comprenais pas à qui elle parlait. Elle a insisté jusqu'à ce que je lui fasse un signe de la main. Depuis toujours, je suis Esi, ma petite Esi, mon amour Esi et encore maintenant, lorsque je croise des connaissances, on m'interpelle avec ce surnom.

À l'époque, je suis montée dans le train à Porto, avec un dernier regard, légèrement paniqué, sur ma mère et mon père qui m'avaient accompagnée jusque là. Il s'agissait d'un grand périple, avec un passage par Paris. Une fois dans le mouvement, j'ai commencé à stresser. Je devais changer de gare en pleine ville. Heureusement, durant le trajet, j'ai admiré la splendeur du paysage qui défilait et cela a effacé mon angoisse. Les voyageurs à mes côtés m'ignoraient et je crois que c'était mieux ainsi, j'avais tellement peur de ne rien comprendre et d'avoir l'air bête.

On est arrivé à la gare de l'Est, je suis sortie et j'ai tenté de lire les écriteaux pour trouver le métro, le bon, afin de rejoindre la gare de Lyon. J'ai tourné pendant un sacré bout de temps devant les guichets, je n'osais pas demander. Je regardais les gens passer à toute vitesse autour de moi, ils s'orientaient sans hésiter. Ça me donnait le vertige. J'ai fini par m'asseoir sur un banc pour essayer de me calmer. Un homme, très mal habillé, probablement un clodo, s'est approché pour me tendre la main en espérant une pièce. Je l'ai observé puis j'ai parlé en portugais :

— C'est où le métro pour la gare de Lyon ?

Il m'a considérée autrement, ses yeux se sont éveillés, comme si de porte-monnaie, je me transformais en quelqu'un.

— Vous cherchez la gare de Lyon ? Ce n'est pas ici, vous devez prendre le métro Porte de Clignancourt jusqu'à la gare du Nord puis choisir la direction Melun pour descendre à la gare de Lyon. Je peux vous accompagner si vous voulez, j'ai envie de changer de coin. Mais ça fera 5 francs.

J'ai bien entendu tout ce qu'il a raconté, plusieurs citations du mot «gare» que je reconnaissais dans son charabia, et 5 francs bien sûr. Au fond de moi, une petite voix me disait de lui faire confiance. Pourtant je voyais un pauvre gaillard, déguenillé, qui pouvait très bien garder mon argent et filer. Mon mari aurait décidé de ne rien faire et de tenter une action solitaire, mais moi, j'ai écouté cette voix intérieure pour la première fois!

Et j'ai bien fait. Du reste, elle m'a souvent rendu service depuis. Même si, maintenant, elle m'assène des avertissements qui me font mal, des vérités qui sont trop dures à entendre. Comme « tu vas bientôt mourir ».

Paolo était à la gare de Genève, tout bien habillé, il était très beau et rayonnait. Il m'a pris dans ses bras et j'ai perçu tout le bonheur de cette nouvelle existence qui s'ouvrait à moi. Son odeur, sa force et son amour qui allaient me protéger et donner enfin un sens à ma vie. Il m'a tendu la main et de l'autre a saisi mon sac. Nous sommes montés dans le tram. Pendant le voyage, j'ai regardé cette ville dont le nom résonnait comme un miracle aux oreilles de la plupart des habitants de mon village. La cité qui rapporte de l'argent, tellement que ceux qui y travaillent ont les moyens de subvenir aux besoins de leurs parents.

Il avait loué un tout petit appartement, un studio, au rez-de-chaussée d'un immeuble. Nous avons utilisé le camion d'un ami pour aller dans un magasin d'occasion trouver du mobilier. J'avais de la peine à tout faire si vite, mais Paolo voulait avoir son chez-soi et sentir que l'on commençait à vivre ensemble. On a acheté un grand lit, une armoire et de la vaisselle. Cela a rapidement été installé, on a tout passé par la fenêtre, son collègue était venu nous donner un coup de main pour récupérer le véhicule de l'entreprise. Il m'a fallu quelques semaines pour me repérer dans le quartier. Enfin, j'ai cherché du travail. Mais sans parler anglais ou français, cela était difficile. Je me suis alors décidée à suivre quelques cours de langue pour pouvoir un peu mieux saisir ce qui se jouait autour de moi.

Après quelques mois, j'ai trouvé un emploi comme aide de ménage dans une maison pour personnes âgées à Onex, pas très loin de chez moi. C'était un boulot pénible, car je devais changer les gens, laver leur linge et tous les draps, tout en faisant le nettoyage dans chaque chambre une fois par jour. Souvent, je côtoyais les enfants des pensionnaires qui me croisaient sans me saluer, comme si j'étais transparente. Ma cheffe, une Suisse allemande, contrôlait tout.

Une Suisse allemande, j'ai capté cela rapidement, c'est une espèce d'être humain d'un monde différent, de l'autre Suisse, qui a son mot à dire sur chaque chose. Elle parlait le français avec un fort accent, et sa voix était sèche, râpeuse, sans salive. Quand elle critiquait quelque chose, c'était par des messages cachés, sous-entendus, car elle ne nommait jamais directement ce qui n'allait pas. Elle préférait en référer au supérieur qui, le jour de paye, retirait un montant en annonçant les erreurs et ce qui devait être amélioré pour le mois prochain. La cheffe, je suis certaine, encaissait ensuite les prélèvements.

Paolo avait envie de s'acheter une moto, et moi je voulais avoir un enfant. On bossait de 6h du matin jusqu'à tard dans la soirée en faisant encore, à la tombée de la nuit, des nettoyages dans les banques et les bureaux de la ville. Une fois rentrée, pendant qu'il se douchait, je préparais vite quelque chose à manger afin qu'il puisse se coucher et se reposer, car son travail l'épuisait. Puis, je cuisinai son repas du lendemain, qu'il transportait dans une boîte en plastique. Son boulot l'obligeait à partir souvent très loin toute la journée. Il avait toujours rendez-vous à la même place où un minibus le prenait et le rapportait. Depuis le temps, il connaissait presque tous les quartiers de Genève.

On avait quelques congés officiels durant l'année et un mois de vacances en août, quand les chantiers ferment, le seul moment où on retournait au pays. Il avait obtenu le permis de séjour et quelquefois on hésitait à faire le voyage par peur de se retrouver saisonnier à nouveau. Mais notre famille voulait nous voir, savoir comment la vie était belle et comment l'on faisait pour toucher tellement d'argent. C'était difficile de leur faire comprendre la vérité, ils nous regardaient ensuite avec méfiance. «Tu fais des ménages et tu gagnes autant?»

Je n'ai pas eu d'enfant avec mon mari, je n'ai pas eu le temps. Il s'est acheté une moto pour ses 30 ans. Il est mort, un an après, dans un accident ridicule. Alors qu'il traversait le village de Bernex, dont la rue principale est étroite et mal organisée par endroit, surtout pour un village Suisse, il est passé trop près d'une voiture garée au moment où une portière s'est ouverte. En voulant l'éviter, il s'est déporté à gauche, mais n'a pas vraiment réussi. Il est tombé en avant sur la tête et ne s'est jamais relevé.

Une chute qui a donné un nouveau virage à ma vie. Qui a aussi, vraisemblablement, déclenché le processus qui me détruit à petit feu.

— Vous avez une tache dans le cerveau Madame, c'est pour cela que vous avez perdu connaissance ! On doit vous opérer rapidement.

— Une tache, mais c'est un cancer ?

— Je ne peux rien dire avant d'avoir les résultats de la prise de sang et du scanner, mais c'est probable. Je suis désolé.

J'étais couchée dans un lit, à l'Hôpital Cantonal, une chambre avec 6 pensionnaires. Ça me rassurait de voir d'autres femmes et hommes souffrants. Ce n'est pas par méchanceté, mais je me disais que je n'étais pas l'unique malade. J'avais donc mes chances, car tout le monde ne devait pas mourir tout de suite.

Mon amie Piedade est venue me rendre visite. On se connaît depuis longtemps. Je l'avais rencontrée avec Paolo, quelques jours avant son accident. Elle m'a soutenue lorsque c'est arrivé et c'est grâce à elle que j'ai pu changer rapidement de travail et me faire engager par Madame à Laconnex. Je me suis retrouvée parachutée chez elle, pour lui prodiguer les soins de base et nettoyer sa grande maison. Elle avait 90 ans et toute sa tête, mais m'appelait souvent pour constater qu'elle n'était pas toute seule. C'est ce qui m'a sauvée. Dans mon ancien emploi, les collègues et surtout ma cheffe n'arrêtaient pas de me parler de cet accident et de me signifier que c'était très stupide de mourir ainsi. Une vague de culpabilité et de fausses hontes m'envahissaient et me plongeaient encore plus profondément dans la douleur.

Grâce à ce nouvel emploi, j'ai pu rester dans ce pays où je me sentais de mieux en mieux. J'avais perfectionné mon français et je pouvais tout comprendre. Je faisais les courses, je lui préparais son repas et, quand son fils venait, je devais aussi faire le service. Pour cela, en plus du salaire, j'avais une chambre et une salle de bain. Elle ne posait pas de question; avec l'âge, son existence s'était restreinte à ce qui tournait dans sa tête.

J'ai passé 15 ans avec elle, Madame est devenue mon amie, on a rigolé ensemble. On faisait souvent des petits voyages en bus à travers le canton et elle me racontait toutes ses aventures amoureuses lorsque l'on traversait un quartier qu'elle reconnaissait. Moi, je vivais ses souvenirs comme si c'était les miens. Ma famille du Portugal voulait que je rentre pour me remarier et refaire ma vie. De mon côté, je souhaitais continuer ce chemin, celui que Paolo m'avait tracé, et je suis restée. Les gens ici sont gentils et attentifs quand on sait les connaître, et la société exprime une forme de sécurité qui rassure, c'est calme et serein. J'ai attendu la mort de mes parents pour faire un dernier séjour là-bas. Depuis je n'y suis plus retourné. Mon frère a épousé une folle qui passe son temps à nettoyer sa maison et critique tout ce que je dis ou fais. Il est sous sa coupe et il a détruit les liens qui nous unissaient depuis leurs disparitions.

— Ça va Esmeralda, pas de douleur ou de vertige ? On vous a enlevé une grosse tumeur de la taille d'une balle de golf. C'est étrange que vous n'ayez pas eu de problème avant. On devra vous administrer de la chimio, car il reste quelques petits morceaux trop inaccessibles.

Dès ce jour, je suis devenue une madame chapeau. J'en ai une collection pour chaque saison et selon mes humeurs. Elle s'étend du bonnet tricoté au chapeau de paille ou au bob. Et ils sont tous de couleurs gaies.

Cela fait maintenant 2 ans que je peux de nouveau marcher sans m'accrocher aux murs. J'ai perdu mes cheveux, mais j'ai retrouvé mon équilibre.

Le malaise est arrivé quelques années après la mort de ma vieille patronne. J'avais continué mon travail, employée cette fois par son fils qui s'est installé à la maison. C'était un homme gentil et courtois qui ne faisait pas de bruit et passait beaucoup de temps dans son bureau. Il avait des affaires je ne sais où, mais, à plus de 70 ans, il lisait aussi de nombreuses revues et de temps en temps somnolait dans son fauteuil.

Un jour, alors que je faisais la cuisine, tout à coup j'ai cru que les casseroles bougeaient par elles-mêmes et mon esprit s'est brouillé. Je suis probablement tombée, car je me suis réveillée à l'hôpital avec un pansement sur la joue. Monsieur, ne voyant pas son repas arriver, était venu me chercher et avait appelé les secours.

Depuis lors, je demande à mon corps ce qu'il lui a pris de mettre cette balle de golf dans ma tête. Je l'écoute, je le palpe, je le découvre, je fais des gestes et je le vis à l'intérieur. J'ai le temps, maintenant, vous me direz peut-être que j'aurais dû le faire avant... mais le chemin que j'avais emprunté pour avancer dans mon existence ne comportait pas de moment de repos. Je devais courir, au sens figuré, et remplir le vide d'actions qui m'apportaient juste assez pour manger et survivre presque normalement.

Sous mon chapeau, je suis heureuse. Bien sûr, je ne dois pas prêter attention à ma petite voix... Les passants me regardent de travers parfois, ils se demandent probablement qui est cette fofolle avec son couvre-chef alors qu'on est dans une pièce ou un ascenseur. Moi je souris, je fais transparaître ma bonté, l'amour qui me pousse à profiter à fond de chaque instant maintenant qu'ils me sont comptés. Sourire aux gens, même s'ils font la gueule, procure une grande satisfaction. Je vois leurs yeux qui s'allument, et leurs pensées qui se réorientent dans le moment présent, dans ce qu'ils sont ou font en face de moi. Avec Madame déjà, quand elle était couchée et fatiguée, je lisais des histoires et j'arrivais à révéler les émotions de chaque personnage. Elle en réclamait plus, j'ai ainsi parcouru beaucoup de livres, ce qui m'a permis de perdre mon accent du pays et de développer mon vocabulaire.

— Vous allez bien, toujours pas de vertiges ?

Le médecin, oncologue, est très content de son opération, il a nettoyé tout ce qu'il a pu.

Maintenant, je peux appuyer sur ma tête et je sens qu'une partie est toute molle, ils n'ont pas remis toute la calotte crânienne. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est une habitude,

j'en suis sûr, car j'ai demandé autour de moi et les autres patients ont tous un morceau d'os en moins. Probablement que c'est le prix de la guérison ou du sursis.

— Nous allons vous renvoyer à la maison, mais interdiction de travailler!

— Et qui va m'acheter à manger ?

— Vous êtes une personne particulière avec une maladie intéressante pour notre université. Si vous êtes d'accord, nous allons faire divers examens et vous proposer le meilleur médicament qui existe sur le marché actuellement. Vous viendrez chaque semaine faire des tests. En contrepartie, on vous donnera suffisamment d'argent pour payer vos frais et vivre normalement. Vous devez prendre le temps de vous retrouver, une opération de la tête bouleverse toujours les choses et vous pouvez découvrir tout à coup que votre comportement change. C'est ce que nous chercherons à comprendre.

Bien sûr que j'ai accepté. Je n'étais pas dupe, sous son air de sauveur, il voulait un rat de laboratoire, un rat-humain pour pouvoir jouer au savant et éprouver les médocs in situ. Mais passer l'espace de vie qu'il me reste à ne rien faire, c'est comme une récompense. Je n'ai pas de maison, ni ici ni au Portugal. Bernex est une bourgade très jolie où je connais beaucoup de monde. Il y a la boulangère qui fait de bons sandwiches au thon, le supermarché que tous les villageois fréquentent. On cause entre les étagères, devant l'entrée, dehors à l'arrêt du bus. Je rencontre souvent les mêmes habitués qui viennent faire leurs courses. Avec le temps, certains me saluent par mon surnom. Plus loin, j'aperçois la grand-mère qui pousse un caddie jusqu'à son immeuble, je vois régulièrement le monsieur qui s'assiege sur tous les bancs pour reprendre son souffle. Je ne dois pas oublier de parler de l'employée de la mairie qui sort fumer une cigarette et me poser des questions sur ma santé ou sur ce que je vais faire dans l'après-midi. Elle est très gentille et avenante, peut-être un peu trop, je la soupçonne de m'espionner pour pouvoir contrôler que les subventions de la commune sont encore nécessaires. Une dame attend toujours le bus debout, au bord de la route, les pieds sur la frange du trottoir. Des fois, elle ferme les yeux et je la regarde vaciller quelque peu. Les automobiles passent et je m'imagine qu'elle va tomber, mais, depuis le temps qu'elle joue à ce jeu, je lui fais confiance.

La confiance, c'est un mot. À l'hôpital, quand on va me faire un nouveau test, il revient constamment. Probablement que sa deuxième vocation est de sécuriser ceux qui le disent. De les assurer que ce qu'ils font est juste et va permettre une avancée de la science, comme la découverte d'un produit miracle par exemple.

— Depuis une semaine, j'ai des plaques rouges sur les fesses et la nuit, et j'ai l'impression de bouillir dans les jambes !

Le médecin note scrupuleusement les détails de mon rapport et fait « mmm » de temps en temps. Puis il trouve les mots adéquats pour me signifier que c'est normal, que c'est le médicament qui agit et tue le cancer, il se donne confiance.

Je lui souris, comme avec tout le monde. Car au fond de moi, j'ai toujours cette petite voix ! Elle m'annonce aussi que mon corps a besoin de se reposer. J'ai passé 56 ans de ma vie à courir, à lui demander l'impossible sans jamais l'écouter et maintenant il se rebiffe. Il me rend malade pour avoir le temps de me parler et de me dire que l'existence est belle, qu'il m'aime et que mon esprit ne doit pas tout contrôler. J'ai souvent l'impression de découvrir ce qui m'entoure juste à l'instant. Je ris en apercevant les oiseaux, je ressens les sentiments des gens et mon âme aspire leurs émotions pour leur restituer un instant de bonheur.

— Oh Esi, comme ça fait du bien de te rencontrer. Viens boire un thé chez moi et raconte-moi une de tes histoires.

Je narre généralement les mêmes aventures. Je m'inspire des romans que j'ai lus à Madame, mais comme je ne me rappelle pas des détails, j'invente les épilogues qui sont à chaque fois différente. Partager un moment avec chacun, lui offrir ce que je peux et sentir qu'il se nourrit de mon amour, ça me fait tellement plaisir.

J'ai réussi en trois ans à retrouver ce que j'avais perdu, il y a bien longtemps. Je peux utiliser mon vrai regard, celui que j'avais dans ma jeunesse quand je voyais les étoiles et demandais à papa si elles étaient toujours allumées. L'enfant qui est en moi, que j'avais caché quelque part, oublié vite fait, pour prendre à bras le corps cet avenir incertain, cet enfant a refait surface et me donne l'envie d'embrasser chaque être vivant et de le remercier d'avoir une si belle identité.

Ce soir, l'infirmière est passée et a entrouvert la fenêtre.

— Il fait chaud, vous ne trouvez pas.

Le souffle qui fait osciller les rideaux me procure des flashes d'images sur ces étoiles qui peuplent le ciel. Ça vient, ça part. Une ici, une là, elles jouent à saute rideau.

J'ai une nouvelle balle dans la tête, il paraît. Mon équilibre est redevenu bancal. Mon corps veut encore faire quelque chose avec mon cerveau, mais je suis fatiguée. J'ai besoin de me reposer, j'ai enlevé mon chapeau, les quelques cheveux qui me restent sont étalés sur l'oreiller et je regarde le plafond qui vacille. J'ai un peu la nausée, mais je ne souhaite pas



appeler. Il n'y a plus rien à faire, je l'ai bien compris. Pas de famille ni d'amis ce soir, Piedade est repartie au pays à sa retraite et le fils de Madame s'est endormi définitivement sur son bureau il y a quelques mois.

J'ai une larme qui vient et je ne sais pas si c'est de la tristesse ou le bonheur d'entendre une dernière fois, cette petite voix qui me dit « viens, suis-moi, donne-moi la main. On s'en va! Tu as assez souri et distribué ce bonheur, tu dois te reposer maintenant. »